

un rôle par le valet même de l'auberge où se passa le drame ?

—J'entre en scène, dit Rameau d'Or, en s'approchant de M. de Luzarches, le visage animé, la voix vibrante. Est-ce que ma vocation dramatique vous gêne ? demanda-t-il à Maxime. Et qui donc représenterait mieux le protégé de Jarnille que cet enfant lui-même ? Ce n'est pas mon début, d'ailleurs. Les saltimbanques qui me volèrent ou me recueillirent m'ont habitué à tout : depuis le dressage des ours jusqu'à la danse de corde et les parades de la foire. Oh ! vous pouvez me regarder avec des yeux irrités, M. de Luzarches, je vous le rendrai bien, allez ! Et je n'ai pas peur que vous fassiez comme le traître du drame... Un coup de couteau entre les épaules, vlan !

—Misérable ! s'écria Maxime en levant le bras.
—Ne me touchez pas ! dit l'enfant, je vous le défends ! Diable ! tout n'est pas rose dans le métier. On provoque mon auteur, on me traite de misérable ! Tout cela parce que je suis né à Marolles et que j'ai eu souvent le désavantage de vous y voir... La dernière fois, si ma mémoire est bonne, c'était la nuit du meurtre... Vous soupiez avec huit de vos amis... M. Grandpré en était... Et un couplet de chanson couvrit le cri d'agonie de Gaston de Marolles...

Luzarches bondit sur Rameau d'Or, mais alors les spectateurs de cette scène s'interposèrent :

—Un enfant ! dirent-ils, un enfant !
—Oh ! fit Maxime, je le tuerais !
—Tout le monde ce soir, alors ! Les honneurs d'abord à M. Dervaux, c'est juste, moi après ! le garçon d'auberge du Soleil Levant, le fiancé de Colette ! Un rien du tout, quoi ! Eh ! qui sait, cependant, s'il se laisserait faire ?

—Monsieur, demanda Maxime en s'adressant de nouveau à Dervaux, retirez-vous votre pièce ?

—Jamais.
—En ce cas, nous nous battons !
—Sous quel prétexte ? demanda l'auteur.
—Vous vous permettez de toucher à ma famille.
—Vous êtes le dernier représentant de cette famille, puisque Gaston est mort.

—Vous battez vous ?
—Non, répondit Dervaux.
—Je vous y forcerai.
—J'en doute... Voyez-vous, monsieur, il existe deux espèces de gens en ce monde, ceux qui honorent le pays par leur travail, qui portent dignement le nom transmis par les aïeux ou qui s'en font un plus haut que celui des ancêtres... Puis il existe une race d'êtres inutiles, sinon dangereux, employant leur temps à développer leurs vices et à entretenir ceux de leurs amis... Les uns tiennent le pinceau, la plume, l'épée ; les autres manient la fourchette ou des cartes plein les mains, font la vole et tournent le roi ! Convenez qu'entre ces hommes la partie ne serait pas égale, et que celui qui travaille et vaut quelque chose par son intelligence et sa moralité, serait un grand sot de risquer sa vie contre un viveur et un spadassin de profession.

—C'est vrai ! c'est vrai ! murmurèrent les amis de Dervaux.
—J'ajouterai, dit celui-ci, que le duel, me paraissant une sorte d'assassinat, je le repousse de toutes les forces de ma foi religieuse.

—Si je vous insultais...
—Ce serait devant un nombreux public et j'en appellerais aux tribunaux.
—Lâche ! fit Maxime, lâche !
Dervaux regarda ceux qui l'entouraient avec une expression de calme superbe.

—Cet homme est fou ! dit Lagny en désignant Luzarches.
—Peut-être... répliqua Dervaux d'une voix profonde.
—Vous battez-vous ? cria Maxime en rapprochant si près son visage de celui de Dervaux que son souffle brûlant souleva les cheveux de l'auteur dramatique.

—Non, répéta celui-ci.
La main de Maxime se leva, elle aurait touché la joue de Louis, si Grandpré n'avait arrêté le bras de M. de Luzarches.
—Je tiens le soufflet pour reçu, fit Dervaux.
—Mais je garde la situation d'offensé, ajouta Luzarches.
—Mes témoins s'entendront avec les vôtres, monsieur...

(La suite au prochain numéro.)

ENTRE FEMMES

Blanche.—Ainsi tu le connais ?
Louise. (*Travaillant.*)—Qui ça ?
Blanche.—M. Robert Dubois.
Louise. (*Avec indifférence.*)—Je l'ai rencontré quelquefois.

Blanche.—N'est-ce pas qu'il est charmant... Aussi je l'aime !

Louise.—Vraiment !
Blanche.—Et lui donc ! Il m'aime... Si tu l'avais entendu quand il m'a fait sa déclaration ? Tiens ! Je me souviens de ses moindres paroles, de ses plus petites intonations, de ses gestes les plus simples. Il m'a dit qu'il m'adorait, qu'il ne cesserait jamais de m'adorer, et qu'il serait bien malheureux si, à mon tour, je ne lui témoignais pas un peu d'affection. Je crois que je ne lui ai pas répondu grand'chose, mais j'étais si émue, si pâle, que mon trouble a parlé pour moi...

Louise.—C'est tout à fait comme moi quand Octave m'a demandée en mariage.

Blanche.—Tu dis cela avec une ironie...
Louise.—Moi ; pas du tout.

Blanche.—N'est-ce pas que nous ferons un beau couple, Robert et moi. Il est si bien ! Et je ne suis pas mal non plus, n'est-il pas vrai ? D'ailleurs, si j'étais laide, je n'aurais pas attiré l'attention d'un homme tel que lui. L'as-tu jamais bien regardé, Louise ? As-tu remarqué le charme qui se dégage de toute sa personne ? Quel large front de penseur que le sien ! Comme ses yeux sont rêveurs ! Que sa voix est douce et caressante ! Vrai, je l'aime, je l'aime comme une folle, et je suis bien, bien heureuse de devenir sa femme !

Louise.—Comme je l'étais, moi, de devenir celle d'Octave.

Blanche.—Eh bien ! n'es-tu plus satisfaite de l'être aujourd'hui ?

Louise.—Si, si.
Blanche.—Je le crois. Je me rappelle encore, comme si c'était hier, le jour où vous fûtes fiancés ; il y aura bientôt deux ans. Le soir même, nos familles se trouvant réunies, tu m'entraînas dans un coin solitaire du salon, et là tu me fis de longues confidences... Tiens ! dans le genre de celles que je viens de te faire, à toi : Octave était bon, beau, aimable, et tu te trouvais comblée en l'épousant !... T'en souviens-tu ?

Louise.—Oui, je m'en souviens... Ah ! j'étais alors ravie comme toi... tandis qu'aujourd'hui...

Blanche.—Quoi ! tu n'es plus heureuse ?
Louise.—Je suis désabusée... Oui, je croyais aussi qu'Octave avait le front d'un penseur ! Hélas ! Il ne l'avait que dégarni ! Je croyais aussi que son regard vague rêvait ! Je croyais aussi qu'il était spirituel et charmant, aimable et gai, quand il me dissimulait sa maussaderie et son terre à terre ! C'était tout simplement un acteur qui débitait un rôle, qui se montrait fardé, et qui, la comédie, on pourrait presque dire la farce, jouée, réapparaissait sous son véritable jour, dans son véritable rôle, avec ses défauts et ses rides.

Blanche.—Pauvre amie !...
Louise.—Hé ! que veux-tu, l'on ne se connaît pas avant le mariage, l'on se voit de loin, comme le spectateur voit l'acteur, l'on ne se dit rien qui soit réglé d'avance, l'on ne fait rien qui n'ait été étudié. Naturellement, on juge tout d'une manière fautive, et plus tard, quand la vérité éclate, on se trouve un peu malheureuse, sans pouvoir seulement en vouloir à ceux qui vous ont mariés—pour vous rendre heureuse—ni à celui qui vous a épousées—et qui s'est borné à imiter ce que font tous les autres fiancés.

Blanche.—Tous les autres... excepté Robert...
Louise.—L'un ne vaut pas mieux que l'autre. Etudie et tu verras. Il est préférable de connaître la vérité avant qu'après.

Blanche.—Soit ! je l'étudierai, je l'interrogerai, j'aurai avec lui une explication franche et nette.

Louise.—Tu le feras se montrer tel qu'il est ?
Blanche.—Oui. Et je me montrerai telle que je suis.

Louise.—Comment ?...
Blanche.—Mais oui. Si je ne le connais pas, crois-tu qu'il me connaisse davantage ? Il m'a vue quelquefois au bal, dans des salons, chez ma mère ; il m'a parlé entre deux contredanses, au milieu des importuns qui nous écoutaient ; il n'a guère entendu sur moi que des propos banaux ou trompeusement flatteurs... Ah ! tu dis que nous sommes trompées

souvent, et nous, ne trompons-nous jamais ? Penses-tu qu'Octave a bien trouvé en toi la femme qu'il rêvait dans la jeune fille ? N'a-t-il pas à son tour été déçu un moment dans ses espérances ? Jamais vous ne vous étiez confiés l'un à l'autre. Tes parents étaient sans cesse là, te surveillant, te réprimandant au besoin à la première tentative faite pour rompre cette glace, pour dissiper cette gêne que vous éprouviez tous les deux. L'intimité était *incorrecte*, et vous demeuriez face à face comme deux étrangers. N'as-tu pas forcément joué un petit bout de comédie ? Octave n'a-t-il pu, lui aussi, s'abuser sur ton caractère, sur ton humeur, sur ta bonté ?

Louise.—C'est vrai ! Mutuellement on cherche à se tromper, et plus tard on se reproche mutuellement cette trahison.

Blanche.—Et ne vaudrait-il pas mieux se dire alors : " Nous avons tous deux été coupables, absolvons-nous tous deux ? " Et, oubliant le héros imaginé autrefois, aimer tout simplement le mari qui vous reste !

Louise.—Tu as raison. Tu m'as convaincue, et je suis prête à reconnaître tous mes torts. Mais sais-tu que tu ferais un excellent prédicateur ?

Blanche.—Oh ! J'ai une éloquence ! J'opère des conversions...

Louise.—Comme la mienne, par exemple !
Blanche.—Ainsi, tu aimes encore Octave ?

Louise.—Oui. Tout à l'heure j'étais dans un moment de trouble, de tristesse ; je voyais tout en noir. A présent...

Blanche.—Tu vois tout en rose !
Louise.—Justement.

Blanche.—Et pourtant, ces défauts d'Octave dont tu parlais ?

Louise.—Bah ! des peccadilles ! Tantôt nous avons eu une légère brouille... où j'avais tort ! Alors je me suis rappelé dans ma colère quelques détails...

Blanche.—Et l'imagination les avait grandis et l'on allait se fâcher, se boudier, se séparer, que sais-je ? Ah ! pourquoi ne se connaît-on pas mieux auparavant ?

Louise.—Mais c'est qu'il y aurait si peu de mariages alors ?

Blanche.—Tant mieux si ceux qui se font doivent donner le bonheur.

Louise.—Ainsi tu persistes toujours à vouloir parler sérieusement à Robert ?

Blanche.—Plus que jamais ! Je lui dirai avec franchise ce que je pense et ce que je désire, et il me répondra de même.

Louise.—Et si l'entretien prouve que vous ne vous convenez pas ?

Blanche.—Alors nous rompons !
Louise.—Oh !...

Blanche.—Mais va ! sois tranquille, nous nous conviendrons, j'en suis sûre !

Louise.—Si tu en es sûre... (*à part*) l'interrogatoire devient inutile alors...

Blanche.—Que marmottes-tu tout bas ?
Louise.—Que l'amour est une bien belle chose !

CARLOS.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Le jus de citron ou d'orange, quand il vient de jaillir sur certaines étoffes, en détruisent la couleur. Pour faire disparaître ces traces, il suffit d'imbibber l'étoffe d'un peu d'alcali volatil qui neutralise l'acide du fruit.

RÉCRÉATIONS EN FAMILLE

No. 37.—LOGOGRIPE

J'ai sept pieds, cher lecteur, et tel devient mon fort. Avec un pied de moins je peux donner la mort.

No. 38.—ÉNIGME

En prononçant deux mots ; celui qui me créa ; Jusqu'à la fin du monde, de courir m'alléga.

SOLUTIONS :

No. 35.—Le mot est : Pin-cette.

No. 36.—Le mot est : Fenêtre.

ONT DEVINE :

Problèmes.—Dr L. de V., New-York ; Mlle E.-S. Lenoir, Montréal ; Mlle L. Marchand, Mlle Elizabeth Fistonnet, Dame Céleste Lesigne et Mlle Tite, Montréal.—Oui.
Rébus.—J. B., Ottawa ; J. Gagnon, Québec ; F.-V. Charrest, ptré, Wotton.